

France Quéré, éthique et mystique

par Albert LONGCHAMP

Exégète et théologienne réformée, écrivain renommé, France Quéré nous a quittés en 1995. La publication d'un livre posthume consacré à ses prises de position dans les domaines majeurs de l'éthique nous donne l'occasion de relire la pensée d'une femme dont l'existence fut aussi prière et service.

Tout le monde connaît le récit de la «création» de la femme selon le livre de la Genèse. Dieu se cache pour façonner Eve. Il fait tomber sur l'homme une torpeur, lui enlève une de ses côtes et referme la chair. Ni vu ni connu. Quand l'œuvre est achevée, il amène la femme devant l'homme fasciné. Ainsi, dans la Bible, la femme «surgit dans son épiphanie de charme et d'étrangeté. Elle vient vers l'homme et ne vient pas de lui. Elle est désirée mais non décidée par lui. Ainsi éclosent sa liberté, et donc son humanité.» Quelques mots, deux ou trois phrases, pas d'emphase, mais une sorte d'admiration spontanée et d'instinct pour saisir la nuance du texte : France Quéré est tout entière dans cet art de suggérer la vision que suscitait en elle la méditation des sources spirituelles.

Elle savait admirablement parler de la femme, de la mère, mais sut dire des pères, ceux de la terre et celui du Ciel, des mots forts et tendres, qui témoignent de sa connaissance intérieure de l'Être et de son comportement. La Genèse ne parle pas d'un Dieu Père. Le mot «père» apparaît dans les textes prophétiques, lorsque Dieu se lie au destin de sa création. Le signe de la paternité, suggère France Quéré, «est dans l'inébranlable fidélité à un autre que

soi dans un temps autre que le sien.» La paternité est un consentement perpétuel à celui ou celle qui a été engendré. Pas seulement l'enfant de sa chair, mais tout être reconnu dans la richesse de ses racines et la fécondité de ses potentialités.

A la différence de cette conception idéale de la paternité, l'homme – le mâle – est trop souvent un géniteur distrait, et le problème se complique lorsqu'il est absent, inconnu ou fuyant. Peut-on imaginer le principe même d'une «famille» sans père, sans promesse ? L'analyse de la place de la parenté dans la construction d'un être humain est l'une des raisons qui ont conduit France Quéré de la théologie biblique à l'éthique. Elle lui valut d'occuper un siège au sein du Comité national d'éthique en France, un organisme très sollicité depuis l'éclosion fantastique des techniques de procréation assistée. Pour le professeur Jean Bernard, son action au sein de cette instance s'inscrivit dans le combat qu'elle avait mené durant toute sa vie : «Un combat pour la liberté, la dignité de l'homme. L'éthique, telle que la concevait France Quéré, est, dans une large mesure, une révolte inspirée par ces concepts de liberté, de dignité, défendant l'individu unique, chaque homme différent des autres hommes.»

La vie n'est-elle qu'un accident imperceptible ?

Ces lignes sont extraites de la préface donnée par Jean Bernard à *L'homme maître de l'homme*¹, ouvrage posthume publié en mars 2001, donc plusieurs années après sa mort. France Quéré était décédée en 1995, à 58 ans, d'une crise d'asthme. Effectivement, la recherche est l'un des axes majeurs de sa quête, avec l'exploration des « chemins de la foi ». Ces derniers, d'ailleurs, croisent ceux de la science. Non sans heurts ou hésitation. A l'inverse des moralistes hantés par la crainte rampante du « péché » – donc de la crainte d'offenser Dieu – France Quéré prend presque toujours appui sur la responsabilité dévolue à la dignité humaine, ce « cadeau » de Dieu depuis le premier matin de l'humanité. Il lui arrive aussi de partir des questions existentielles. « Quel esprit jeune, écrivait-elle en 1991 dans *L'Ethique ou la vie*², n'affronte un jour l'énigme radicale : « D'où vient que j'existe ? De quel abîme suis-je issu en naissant et quel abîme à nouveau m'engloutira ? La pensée du néant dont nous venons nous obsède, avant d'y sombrer à nouveau. La vie n'est-elle que l'accident imperceptible qui sépare deux infinis ? »

La réponse, jusqu'il y a peu d'années, était relativement simple. Comme la Bible et tant d'autres livres sacrés, l'homme avait conscience d'être le fruit des générations et des générations. Nul événement n'avait éteint la succession humaine. Nulle catastrophe ne semblait pouvoir la détruire. Survint alors la puissance nucléaire, dont la force assassine se montrait capable d'anéantir l'humanité d'un éclair. Et surgit, plus pacifiquement mais non sans ébranler les bases de l'anthropologie traditionnelle, la révolution procréatique. « Jamais une génération n'était sortie du rang et n'avait sauté à pieds joints sur la suite des naissances, des amours et des morts. » Ce temps est achevé. Aucune civilisation

n'avait profané le rythme sacré des neuf mois de grossesse. Maintenant elles peuvent. La technologie détourne la stérilité, ce qui est un bien indiscutable. Elle distend la temporalité, se passe des liens génitaux, franchit les générations : quel homme en naîtra ? France Quéré n'a pas encore connu les potentialités du clonage. Sinon, à bien plus forte raison aurait-elle écrit ce qu'elle disait il y a dix ans de l'embryon arraché à son bain d'azote liquide : « Il sera l'enfant d'un remous, l'expression d'un chaos ».

Le lecteur ne cherchera pas dans ces propos une conception pessimiste des progrès de la science et de la médecine, mais un effort pour humaniser ses objectifs. En effet, que deviendrait chaque pas dans la plus grande maîtrise de la vie si l'homme s'y épuisait au point de perdre ses valeurs morales, ses repères éthiques ? France Quéré, à l'écart de toute polémique, a développé une pensée rigoureuse au sujet du statut de l'embryon, pensée qui reste pleinement d'actualité tant à cause des débats sur la procréation et le clonage qu'en fonction des questions douloureuses posées par l'interruption volontaire de grossesse.

Orienté vers l'humanisation

Voici donc l'embryon, « ce grumeau de cellules qui hier n'existait pas ». Au commencement, rien ne le distingue de l'insecte. Mais tout l'oriente vers l'humanisation. Quel est ce « tout », où est-il inscrit, de quelle dignité de la personne humaine l'embryon peut-il se prévaloir ? Interrogations graves. S'il s'agit d'un fait culturel, il peut être modifié sans difficulté. S'il s'agit d'un germe « sacré », il est intouchable. Même si rien d'humain ne se laisse percevoir, il est porteur de tous les droits de la personne, il peut prétendre à la protection de la société, attenter à sa vie est un crime. Ces deux voies extrêmes conduisent à une



France Quéré.

impasse. Et «que d'excuses ainsi fournies à la désinvolture envers les personnes nées», souligne la théologienne protestante, très consciente des hypocrisies pieusement entretenues dans certains milieux hostiles à toute interruption de grossesse et parfaitement insensibles à l'injustice permanente qui condamne à la faim et à une mort précoce un tiers de l'humanité.

France Quéré tente de se frayer un autre chemin, consciente qu'à trop vouloir forcer la «religion» de la personne, «on la piétine».

En effet, si un corps adulte, après avoir appris, aimé, connu les obstacles de l'éducation et de la culture, de la souffrance et du travail, après avoir donné naissance à une autre génération, éduqué des enfants, pratiqué nombre d'engagements et subi les fatigues de la vie, si ce corps donc, au terme de l'existence, ne représente rien de plus que les quatre cellules initiales, que signifie la vie humaine ? Au mieux une absurdité, au pire une imposture, en tout cas un splendide échec de l'humanisation.

Cette position est insoutenable et visiblement incompatible avec la conception chrétienne de la croissance de la personne. S'il y a croissance, on devrait pouvoir déceler des seuils d'humanisation, marquer des paliers irréversibles à partir de l'instant de la conception jusqu'au dernier soupir. Mais cette méthode est toujours contestable, et systématiquement contestée par tel groupe scientifique ou religieux. Loin de ruiner tout espoir d'accord sur l'essence de l'homme, c'est l'originalité insaisissable

de la personne humaine qui manifeste ici son éminente dignité. Elle impose le respect par elle-même, indépendamment de tout stade de développement. Une mère – France Quéré l'était – dit très bien cela lorsqu'elle annonce, «avec joie ou avec une frayeur éloquente» : «J'attends un enfant !» Cette «attente», on le sent, à défaut d'en comprendre «la hauteur et la profondeur», n'a rien à voir avec l'individu qui vous annonce, sur un quai de gare : «J'attends le train» ! L'enfant, désiré et aimé, est une

définition vivante de la personne dans sa grandeur et dans ses limites. Car cet enfant aura, lui aussi à choisir, à sortir non seulement de la matrice maternelle, mais des rangs de la masse pour jouer sa partition personnelle, bien ou mal. La personne n'est jamais achevée. Lors d'une conférence donnée à Lausanne en 1993, France Quéré avait conclu : « Il ne s'agit pas seulement de donner la vie à un enfant, mais l'ayant donnée, il faut ensuite donner cet enfant à la vie. » Et d'ajouter, en visant une certaine démission de la société occidentale contemporaine : « C'est la tâche éternelle de la famille. »

Retour vers l'humain

Il est bien des manières de dériver hors de l'humain. Nulle civilisation n'en a été exonérée. La nôtre fut et demeure confrontée à des défis colossaux. Génocides, eugénisme, euthanasie, avortements en masse, aberrations nazies, goulags soviétiques, massacres tribaux, déséquilibres des écosystèmes et bientôt peut-être terrorismes biologique et bactériologique. Où allons-nous ? France Quéré ne pratiquait pas l'art de la divination. Sans tomber dans l'irénisme naïf, son œuvre respire une certaine sérénité. Sa pensée est moins pacifiste que pacifiée, non sans une pointe d'ironie : « Pendant que les disciples dissertent, le Christ guérit », remarque-t-elle au terme d'une conférence, tout en ajoutant : « L'événement qui retient le philosophe (aujourd'hui) n'est plus l'être mais la présence d'autrui », et « l'éthique est son propos ». En ce sens, le Talmud a peut-être donné la meilleure définition de l'éthique : « Le souci matériel de mon prochain est le premier de mes devoirs matériels ». Il est aussi la première urgence de l'Eglise.

Nous écrivions plus haut combien France Quéré analysait l'histoire à partir de la chaîne des générations. Nous retrouvons le

même trait dans sa manière de concevoir l'Eglise universelle. « Va dire à tes fils », répète la Bible. « Allez dire à mes disciples... Allez dans le monde entier », commande Jésus ressuscité. Partir et dire, transmettre, lier les âges, les peuples, les races, la terre et les cieux, le passé et l'*a-venir*, c'est la religion. « Il me plaît, racontait France Quéré, que le Nouveau Testament lui-même soit le fruit d'une élaboration des premières communautés de foi, et non un reportage direct des paroles de Jésus »³. Le relais humain fait partie du message évangélique. La transmission du témoin est une forme de communion. « La tâche du fidèle consiste à projeter devant soi, sous forme d'espérance, ce qu'il a reçu sous forme de foi et par la médiation de l'amour »⁴. Il n'y aura jamais de christianisme sans communauté, ni de communauté chrétienne absente de la construction de la société, voire de sa reconstruction.

Croire consiste d'un même mouvement à tourner l'homme vers Dieu et à le retourner vers l'humain. Ce retournement n'est autre que la « conversion » si souvent attendue du disciple par Jésus. La foi, au sens chrétien, est à la jonction « d'une liberté et d'une responsabilité, d'une pensée et d'une décision : elle nous jette dans ce devant nous où rien n'est fait encore, où rien n'est à laisser faire »⁵. Le chrétien est par définition « avant-gardiste ». Ou, redisons-le avec la conviction de France Quéré : « Un chrétien considère le monde comme une genèse jamais achevée »⁶.

A. L.

¹ Bayard, Paris 2001. Voir pp. 5-7.

² Odile Jacob, Paris 1991, p. 199 ss.

³ *Les Chemins de la Vie*, Editions DDB, p. 154.

⁴ Op. cit., p. 155.

⁵ *Dénouement de l'espérance*, Seuil, Paris 1972, p. 154.

⁶ Ibidem.